nité nationale, plutôt en faire les honneurs qu'y recevoir l'hospitalité. Au bout de quelques jours, Saint-Blancard remit à la voile, salué par toute l'artillerie turque, et Marillac resta auprès du Grand-Seigneur qui en avait témoigné le désir.

Cette confraternité entre les deux cours française et ottomane était de nature à alarmer l'Europe et principalement le chef de la Chrétienté que la puissance des infidèles menaçait à la fois dans son domaine spirituel et son domaine temporel. Ce fut l'occasion d'un nouveau succès pour le roi de France, puisque le Saint-Père, frappé des conséquences probables d'une pareille alliance, se prit à déplorer la fatale ambition de Charles-Quint qui avait obligé le fils aîné de l'Église à se jeter dans les bras des ennemis de la foi, et s'offrit comme médiateur entre les deux parties belligérantes.

Pendant tout le cours de ces événements, La Forest ne s'était pas éloigné de son poste. Fier du résultat de ses peines, il entrevoyait déjà la cessation des malheurs de son pays, lorsqu'une fièvre maligne vint le priver du bonheur de survivre à la réalisation de son rêve. Il succomba vers la fin de 1537, regretté à la fois des deux grands princes qu'il avait réunis dans une étroite et sincère amitié.

Charles de Marillac, avocat au parlement de Paris, où son savoir et son éloquence l'avaient fait remarquer, quoiqu'il fût à peine âgé de vingt-deux ans, souhaitait ardemment une réforme dans l'Église; aussi avait-il été soupçonné de penchant pour ce qu'on appelait alors les idées nouvelles. Trop compromis pour échapper longtemps au péril qui le menaçait s'il fût resté dans la capitale, il s'était attaché à son cousin Jean de La Forest, et l'avait suivi à Constantinople, en qualité de secrétaire. Sa prodigieuse subtilité d'esprit suppléait chez lui à l'expérience diplomatique, et nous l'avons déjà vu, chargé de missions délicates et importantes, s'en